

*La Vie Brève*  
**Théâtre** <sup>de</sup>  
**l'Aquarium**

# **BAÛBO**

## **De l'art de n'être pas mort**

Jeanne Candel - la vie brève

---



Répetition - Baùbo © Jean-Louis Fernandez

## **REVUE DE PRESSE 2023**

---

**la vie brève - Théâtre de l'Aquarium**  
[www.theatredelaquarium.net](http://www.theatredelaquarium.net) / 01 43 74 99 61



Une réjouissante revue du désespoir.

**BAÛBO**  
THÉÂTRE  
JEANNE CANDEL



La Vie brève, la compagnie que dirige Jeanne Candel depuis 2011, porte bien son nom. Car sa dernière création, en clin d'œil à une prêtresse oubliée de la mythologie grecque, Baùbo, est un vaste chantier scénique. Le désir de jouer, de chanter et de faire le pitre y rayonne avec éclat au gré d'une liberté foudroyante. Et dans ce théâtre musical, porté par les compositions de Heinrich Schütz (1585-1672) réarrangées avec souplesse par Pierre-Antoine Badaroux, il faut s'attendre à tout, comme de voir les musiciens se laisser aveugler et enrober de papier blanc. L'argument sous-jacent à cette drôle d'épopée est pourtant celui d'une dépression infinie, due à la perte de l'homme aimé. En préambule, un couple commente sa rencontre et sa rupture dans une fausse langue savoureuse. Et dans la scène suivante, la femme est seule, vautrée sur son lit. C'est alors qu'intervient Baùbo, qui, dans la légende, sauve la déesse Déméter de la dérélition en lui montrant son sexe, l'air de dire: «*La pulsion de vie bat toujours en toi!*» La magicienne est ici représentée à la fois par les actrices, la chanteuse et les musiciens, engoncés dans les mêmes robes noires style Renaissance. On regrette que le personnage de la femme abandonnée se perde en route, tant Pauline Hurguen est extraordinaire dans ce rôle. Reste l'élan de magnifiques interprètes, telle Pauline Leroy, touchante mezzo-soprano capable d'éteindre doucement son chant jusqu'au silence. Ou Jeanne Candel elle-même, meneuse de cette revue du désespoir se révélant délicieusement clownesque. — **E.B.**

| 1h45 | Jusqu'au 19 février, Théâtre de l'Aquarium, Paris 12<sup>e</sup>, tél.: 01 43 74 99 61; du 24 au 30 mars, Toulouse (31), tél.: 05 32 09 32 35.



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique  
Abonné-e de Mediapart

1030

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 10 FÉVR. 2023

## « Baùbo »: il est pas beau, mon bobo ?

Dans le cadre du Festival Bruit au Théâtre de l'Aquarium, Jeanne Candel met en scène « Baùbo » la nouvelle création de la compagnie La Vie brève qui pilote l'établissement et propose un divin frotti-frotta entre musique et théâtre

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



Scène Baùbo © Jean-Louis Fernandez

Déméter est pleine de chagrin. Comme si Hadès n'avait rien de mieux à faire que d'enlever Perséphone. Déméter, sa mère, erre, pleure, elle est sans dessus dessous. La voici arrivée, déconfite, à Éleusis. Pour soulager l'éplorée, à l'entrée du bureau des pleurs, Baùbo lui propose une coupe de cycéon (une mixture d'herbes). Déméter n'en veut pas. Que faire ? Baùbo, se fiant à son intuition, soulève d'un seul coup ses jupes et lui montre son sexe et les poils qui l'entourent. La déesse éclate de rire et finalement boit la potion.

Cette histoire a bien plu à Jeanne Candel et elle a donné le nom de *Baùbo* comme titre à son nouveau spectacle au sous-titre qui en jette comme un titre de manuel philosophique : « *De l'art de ne pas être mort* ». C'est pas beau tout ça ? C'est d'autant plus beau que le spectacle, le bien nommé *Baùbo* n'illustre pas à la lettre cette légende divine, mais s'en sert comme serpillière, tremplin, vagabondage et rêverie. Ce qui n'étonnera pas les fidèles des spectacles de la compagnie La Vie brève fondée en 2009 par Jeanne Candel, une compagnie où comédiens, musiciens et techniciens des deux sexes (et plus si affinités) font table et cause communes pour signer des spectacles faits à cœur. On le vérifie une fois encore en beauté avec *Baùbo* sur le plateau de la grande salle du théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie, établissement subventionné dont Jeanne Candel partage la direction collégiale avec Marion Bois et Elaine Meric.

Des actrices, certaines et pour ainsi dire toutes musiciennes et chanteuses (voire musicien- et acteur), s'avançant pleureuses en robes noires couleur du deuil d'amour. Elles pimenteront la soirée par une pléiade d'étonnantes facéties comme celle de littéralement agraffer les dites robes noires au mur du fond maculé de blanc ou bien d'y frotter leur popotin pour faire apparaître ici un visage, là une main (décor astucieux signé Lisa Navarro) ou encore de recouvrir les corps de papier blanc pour mieux les percer et les déchirer (voir photo). Il sera aussi question d'une tentative de suicide avec un harpon livré par colis postal, d'un matelas amovible, d'une porte qui se ferme mal, de bandes blanches qui finiront mal, de poignées de terre, d'échelle conduisant au firmament (une branche d'arbre feuillue), liste non exhaustive. Jeanne Candell n'est pas la dernière dans un inoubliable et périlleux numéro de pelle avec livres lesquels finiront, cloués au mur, par former un arc en ciel. C'est comme dans la vie : on pleure et puis on rit. Y circule un lâcher prise qui ne manque pas d'allure, un goût de l'inachèvement qui peut surprendre les aficionados du ficelé nickel mais ravit dès lors qu'on s'y laisse aller.

Comme il se doit dans l'ADN de La Vie brève, tout cela est accompagné et entrecoupé de musique *live*. Pierre-Antoine Badaroux a jeté son dévolu sur l'œuvre de Schütz, un allemand du XVIIe siècle formé à Venise, « *un compositeur singulier, entre deux mondes, il prolonge la polyphonie renaissance mais est influencé par le baroque* » commente le directeur musical. L'un des charmes du spectacle est, comme toujours à La Vie brève, mais plus follement encore cette fois, l'imbrication entre le chant, la musique et le jeu, chacune et chacun des protagonistes ou presque œuvrant des deux côtés. Nommons les tous : Pierre-Antoine Badaroux, Félicie Bazelaire, Prune Bécheau, Jeanne Candell, Richard Comte, Pauline Huruguen, Pauline Leroy, Hortense Monsaingeon, Thibault Perriard.

Ah, j'allais oublier le prologue ! Non, je ne dirai rien de l'étonnant prologue qui d'emblée instaure l'ambivalence qui sera la note première et dernière du spectacle.

***Baùbo a été créé au Tandem, sur la scène du théâtre d'Arras, il est à l'affiche du Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie de Vincennes) du mar au sam 20h30, dim 17h, jusqu'au 19 fév dans le cadre du festival Bruit et en partenariat avec le Théâtre de la ville. Puis du 24 au 30 mars au Théâtre Garonne à Toulouse, avant une tournée la saison prochaine.***

## La Passion selon Jeanne Candel



©Jean-Louis Fernandez

Point d'orgue de BRUIT, Festival Théâtre & Musique de l'Aquarium, en partenariat avec le Théâtre de la Ville, *BAÛBO – De l'art de n'être pas mort* s'abreuve à la source de nos mythes communs pour mieux dépecer l'amour, ses enchantements et ses douleurs et l'épingler en entomologiste fantaisiste sur le mur de nos humeurs. Jeanne Candel une fois de plus transforme le plateau en organisme musical et transcende son sujet.

Ode à la vie qui renaît envers et contre tout, hommage au désir qui pulse et fait tourner le monde, même à l'envers, cri de douleur muette et éclat de rire tonitruant, la dernière création de Jeanne Candel, à la tête du Théâtre de l'Aquarium, est une traversée musicale et théâtrale de nos extrémités sentimentales, des états limites dans lesquels nous jette la passion sous toutes ses formes. Un remue-ménage flamboyant lesté de références iconographiques et de littérature, qui vient brasser nos héritages communs et les récits qui s'y rapportent, du bain judéo-chrétien aux mythologies grecques et romaines en passant par le bassin du Moyen-Orient.

*BAÛBO* puise son titre à la source de la tradition orphique dans la figure féminine légendaire de Baùbo qui dévoila d'un geste aussi compromettant que salvateur, son sexe à la déesse Déméter, noyée de chagrin depuis l'enlèvement de sa fille Perséphone, et ce faisant, la fit rire et revenir parmi les vivants. De l'art de retrouver goût à la vie via cet imprévisible lever de rideau. Mais de son origine grecque « *baubào* », ce mot signifierait également « dormir, s'endormir » et c'est bien au royaume des songes que nous convie la prêtresse Jeanne, dans un spectacle qui tire sa dramaturgie des assauts de l'inconscient pendant nos trêves nocturnes. De ces images abracadabrantes qui naissent à l'arrête de nos rêves, elle tire sa liberté et sa puissance créatrice, des visions qui font fi de tout réalisme, des tableaux renversants qui impriment la rétine pour longtemps. A dominante noire et blanche, l'esthétique du spectacle rejoint sa tonalité double et antithétique, majeure et mineure, oscillant entre accents comiques jubilatoires et tragédie du désespoir. Logique et rationalité ne sont pas invitées à ce banquet de mirages aussi incongrus que sublimes.

Sur ce plateau évolutif qui rétrécit ou élargit son espace de jeu à l'envie, la scénographie (très belle réalisation de Lisa Navarro), protéiforme et conçue de façon à limiter ses impacts environnementaux, semble aussi vivante et habitée que les interprètes qui la peuplent. De l'immense rideau noir de soie, gonflé comme la voile d'un navire de mauvais augure à ce mur blanc troué d'alcôves qui découvrira ses fresques cachées par un procédé pour le moins surprenant, en passant par le désordre de cette chambre où git notre héroïne dévastée, le décor prend part à ce déchirement des apparences, ce dévoilement de la chair et du chagrin, cette mise à nu de nos abîmes. Les tourments de l'amour, de l'extase qu'il procure à la démolition qu'il opère, s'incarnent dans ce maillage de scènes en grands écarts qui nous écartèlent sans nous ménager entre Eros et Thanatos, entre rire rédempteur et larmes cathartiques. Jeanne Candel au plateau mène le chœur de pleureuses en mantille noire avec l'aplomb qu'on lui connaît et nous régale d'une parenthèse performative mémorable, pelle et poêle en main, sac au dos et cotte de mailles sur la tête. Déversant des brassées de terre au sol, c'est l'amour chevaleresque qu'elle enterre en même temps qu'elle le régénère tandis que dans une succession de tableaux saisissants, les musiciens sont agrafés au mur, comme crucifiés sur l'autel du théâtre derrière un pan de papier blanc. Mais la musique n'a pas dit son dernier mot, elle jaillit de sa retraite forcée, déchire les parois immaculées pour mieux nous enlacer de sa beauté archaïque et éternelle.

**Avec son complice Pierre-Antoine Badaroux à la direction musicale, Jeanne Candel a jeté son dévolu sur des partitions du compositeur Heinrich Schütz, l'un des premiers maîtres du Baroque allemand, auteur d'une musique dépouillée, austère et lumineuse à la fois.** Interprétés en direct dans des formations pour le moins étonnantes puisqu'un saxophone s'immisce dans un réseau de cordes (guitares, violoncelle, violon), les morceaux s'incarnent dans le corps des interprètes qui prennent part à l'action scénique, poursuivant une démarche artistique axée sur le tissage au plateau des matériaux musicaux et théâtraux. **Et la voix de Pauline Leroy, mezzo-soprano charnelle et veloutée, nimbe ces expérimentations plastiques et sensorielles de son aura sensuelle.** S'il est très présent dans le prologue éblouissant porté avec malice et gravité par **Pauline Huruguen et Thibault Perriard** dans un tandem réjouissant au plus près du public puis sur un autre mode dans le solo humoristique de Jeanne Candel, frontal et revigorant, le texte, volubile et mélodieux, se délite par ailleurs pour laisser place aux irruptions visuelles qui frictionnent sans peur le trivial et le sacré dans un cocktail de farce et de rituel immémorial. Spinoza, Courbet, Sainte-Agathe, sont convoqués à la table du trouble, les robes s'agrafent comme des papillons qu'on épingle mais les prisonnières trouvent la parade pour s'échapper de leurs filets, la poitrine généreuse d'**Hortense Monsaingeon** se goûte goulument comme une pâtisserie alléchante dans une scène hilarante, la mort se repousse autant que possible dans des tentatives d'esquive redoutables, les interprètes nous appellent et nous interpellent pour le salut de leur peau placardée, le mur des lamentations cède sa place au mur des jubilatons et la vie reprend ses droits, irrésistiblement. Héroïque et fière. **Rien de tel qu'un spectacle pareil qui célèbre la vie dans le deuil pour se laver de ses amours défuntes et faire le plein de joie concrète et de vitalité ardente.**

Marie Plantin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**BAÛBO – De l'art de n'être pas mort**

**À partir de fragments des œuvres de Buxtehude, Musil, Schütz et d'autres matériaux**

**Mise en scène : Jeanne Candel**

**Direction musicale : Pierre-Antoine Badaroux**

**Scénographie : Lisa Navarro**

**Costumes : Pauline Kieffer**

**Assistant costumes : Constant Chiassai-Polin**

**Création lumière : Fabrice Ollivier**

**Collaboration artistique : Marion Bois et Jan Peters**

**Régie générale et plateau : Sarah Jacquemot-Fiumani**

**Régie plateau : Justin Gaudry et Camille Jaffrennou**

**Régie lumière : Vincent Perhirin**

**Habillage : Constant Chiassai-Polin et Clara Hubert**

**De et avec : Pierre-Antoine Badaroux, Félicie Bazelaire, Prune Bécheau, Jeanne Candel, Richard Comte, Pauline Huruguen, Pauline Leroy, Hortense Monsaingeon et Thibault Perriard**

**Production : la vie brève – Théâtre de l'Aquarium**

**Coproduction : Théâtre National Populaire, Villeurbanne ; Tandem, scène nationale Arras-Douai ; Théâtre Dijon Bourgogne, CDN ; Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace ; Festival dei Due Mondi, Spoleto (Italie) ; NEST Théâtre – CDN de Thionville-Grand Est ; Théâtre Garonne, scène européenne – Toulouse**

**Construction du décor par les ateliers de la MC93 – Bobigny en collaboration avec la vie brève – Théâtre de l'Aquarium, réalisation des costumes aux ateliers du Théâtre National de Strasbourg, avec des costumes prêtés par le Festival dei Due Mondi, Spoleto (Italie)**

**Avec l'aide à la création du ministère de la Culture**

**Avec le soutien de la SPEDIDAM, de la Ville de Paris, du Théâtre National de Strasbourg et de l'ONDA – Office national de diffusion artistique pour la création de l'audiodescription du spectacle**

**Avec la participation artistique du Jeune théâtre national**

**Remerciements : Théâtre du Soleil, Jean-Jacques Lemètre et Marie-Jasmine Cocito, Adrien Béal, Jean-Brice Candel et Léo-Antonin Lutinié**

**Coréalisation : Théâtre de la Ville – Paris et la vie brève – Théâtre de l'Aquarium**

**Durée : 1h40**

*Du 8 au 19 février 2023*

*Au Théâtre de l'Aquarium*

*Dans le cadre de BRUIT – Festival Théâtre et Musique*

*En partenariat avec le Théâtre de la Ville – Paris*

*Du 24 au 30 mars 2023*

*Théâtre Garonne – Toulouse*

*Tournée 2023-2024 : Italie, Théâtre Dijon Bourgogne, Comédie de Colmar*

INTERVIEW EXTRA SCÈNE

## « L'inconscient est une source d'inspiration inépuisable »

L'inventive et éclectique **Jeanne Candel** présente sa nouvelle création, *Baübo – de l'art de n'être pas mort*, au théâtre de l'Aquarium dans le cadre du festival Bruit. Théâtre et festival qu'elle co-dirige.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGUES LE TANNEUR



**P**eut-on dire que *Baübo*, votre nouvelle création, parle de la passion amoureuse ?

Oui. Tout part de là. Et donc de ce que cela comporte de tragique et de joyeux. Parce qu'il y a les deux. C'est un grand mélange. La première partie du spectacle évoque l'histoire d'une femme qui vient de vivre un amour tellement dévastateur que cela continue de la hanter. Elle essaie de s'en dégager, mais des images et des sensations très fortes la poursuivent. Cela passe par son inconscient, par son corps.

Il y a aussi cette figure de la mythologie grecque, *Baübo*, qui donne son nom au spectacle. À quel niveau intervient-elle ?

Elle n'intervient pas à proprement parler. Elle est plutôt là comme un guide qui agirait de façon sous-jacente. J'aime beaucoup l'histoire de cette prêtresse d'Eleusis. Pour sortir Déméter de sa prostration à la suite du décès de sa fille, Perséphone, *Baübo* soulève sa jupe et lui montre son sexe. Face à ce geste obscène, Déméter éclate de rire. Ce choc salutaire lui redonne goût à la vie. Pour moi, son geste est l'équivalent d'un acte créateur. Je crois que la création artistique a ce pouvoir de réveiller, de stimuler des forces qui sont en nous, mais auxquelles nous ne prêtons pas attention. C'est de l'ordre de la renaissance ou de la métamorphose.

Dans votre travail, vous partez souvent d'images, de visions, un peu comme des tableaux vivants. D'où viennent ces images ?

Je fais part à l'équipe de mes rêveries, un peu comme des hypothèses de travail et par le biais de recherches en commun quelque chose se construit qui a à voir avec notre inconscient

collectif. Cette façon de travailler vient de mon expérience lors de stages avec Krystian Lupa. Il nous demandait de mettre par écrit nos monologues intérieurs, tous ces mots qui nous traversent dans une sorte de magma informe. C'est une langue à la fois cruelle, pornographique, primitive, pas du tout littéraire. Se plonger dans ce chaos intérieur est pour moi quelque chose de très fécond. En pratiquant cet exercice, je produis des visions, des images ; que j'ai ensuite intégrées dans le spectacle. Donc je partage ça avec les acteurs.

La musique occupe une place importante dans vos créations. Notamment pour ce spectacle des œuvres de Schutz ou Buxtehude...

Je n'imagine pas créer un spectacle sans y faire intervenir des musiciens. J'aime quand on ne distingue plus dans un spectacle ce qui relève du théâtre ou de la musique. Dans *Baübo*, après une première partie plus classiquement dramatique, on bascule dans autre chose où musique et actions très imagées s'entremêlent, traversées par les interventions de Claudine Leroy qui chante avec une voix de velours.

Cet éclectisme, ces passerelles entre les disciplines, on le retrouve dans le festival Bruit. C'est un choix volontaire ?

Oui, c'est le sens de notre projet au théâtre de l'Aquarium, dont la mission est d'accueillir des résidences de créations où théâtre et musique s'enchevêtrent. Ce qui nous intéresse, c'est de voir comment se forme une communauté à travers des rencontres entre artistes qui ne se connaissent pas forcément et qui parfois finissent par réaliser des créations en commun.

### BAÜBO – L'ART DE N'ÊTRE PAS MORT

de et par Jeanne Candel, du 8 au 19 février au théâtre de l'Aquarium avec le théâtre de la Ville Festival Bruit, au théâtre de l'Aquarium, (Paris 12e), du 20 janvier au 19 février, plus d'infos sur [theatredeaquarium.net](http://theatredeaquarium.net)

Baùbo, De l'art de n'être pas mort, mise en scène Jeanne Candel, direction musicale Pierre-Antoine Badaroux. Bruit – Festival théâtre et musique au Théâtre de l'Aquarium, en partenariat avec le Théâtre de la Ville – Paris



Crédit photo : Jean-Louis Fernandez.

**Baùbo, De l'art de n'être pas mort**, mise en scène **Jeanne Candel**, direction musicale **Pierre-Antoine Badaroux**, scénographie **Lisa Navarro**, costumes **Pauline Kieffer**, création lumière **Fabrice Ollivier**, collaboration artistique **Marion Bois** et **Jan Peters**. De et avec **Pierre-Antoine Badaroux, Félicie Bazelaire, Prune Bêcheau, Jeanne Candel, Richard Comte, Pauline Huruguen, Pauline Leroy, Hortense Monsaingeon** et **Thibault Perriard**.

Pour sa création *Baùbo, De l'art de n'être pas mort*, Jeanne Candel s'inspire de la figure de Baùbo, issue de la tradition orphique grecque. La rencontre de la prêtresse avec Déméter met au jour les motifs du désir et de la pulsion de vie : Baùbo, soulevant sa jupe, dévoile son sexe – geste inattendu –, provoquant le rire chez la triste Déméter et la conscience d'être en vie, *De l'art de n'être pas mort*. Consolation et réparation de toutes les douleurs éprouvées – dépassement ultime.

A partir de ce mythe, de la musique d'Heinrich Schütz et d'autres matériaux, Jeanne Candel et Pierre-Antoine Badaroux composent une « passion d'aujourd'hui » où se lient musique et théâtre.

Le jeu en vaut la chandelle : révéler la vie intérieure du trouble passionnel, mystère d'une énergie – construction et destruction – qui peut emporter l'existence. Une anatomie de la passion – corps et âme –, intermittences du coeur et logique du rêve comme principe de composition du spectacle.

« Des puissances d'écriture à mettre à l'épreuve du plateau », ce que ne manque pas de faire avec brio la conceptrice malicieuse. Tout commence par le coup de foudre mutuel et réciproque de deux jeunes gens dont nous voyons la jeune femme raconter en une langue étrangère balkanique – à moins que ce ne soit une langue inventée, le bel amour qu'elle déplore avoir perdu aujourd'hui.

Le drame est traduit en français aussitôt par l'interprète qui n'est autre que le directeur musical.

Nous verrons la jeune femme s'effondrer sur son lit dans une chambre alors qu'on lui livre un harpon, pour en finir peut-être, ce qu'elle n'osera faire en définitive, trop faible et indéterminée.

C'est qu'après cette première confession publique en face des spectateurs, la scène s'est ouverte et est apparue une paroi blanche qui avancera sur le devant de scène ou bien s'en éloignera.

Des scènes improbables s'animent face public ; sur un fond de blancheur, surgit depuis les coulisses, un ensemble de pleureuses, vêtues de noir, selon la tradition espagnole, et portant une voilette de dentelle couvrant le visage : musiciens, musiciennes et mezzo- soprano Pauline Leroy.

Figures de deuil et images de déploration et d'expression – chant et musique – de douleur intime.

L'oeuvre vocale de Schütz, compositeur allemand, formé de musique vénitienne, entre polyphonie renaissante et baroque, donne le ton au spectacle – majesté, sensibilité, profondeur-, à travers le violon baroque, le saxophone alto, guitare, batterie, contrebasse et voix mezzo-soprano. Et les musiciens sont aussi acteurs – théâtre, musique, danse, corps en mouvement et décor s'alliant.

Un enchantement facétieux alors que le mal d'aimer plane sur la scène, intensément incessant.

Jeanne Candel, choryphée ou bien personnage de BD, figure comique drôlement attifée, munie d'une poêle, d'une pelle et d'un oeuf frais, un sac-à-dos rempli de terre qu'elle déverse, s'adresse au public en l'interpelant, demandant à une telle de ne pas regarder par pudeur le numéro qu'elle a préparé et qu'elle ne veut pas rater – cabaret loufoque et grotesque et accent du sud assuré.



En fait, rien n'outrepasse la morale ou la bienséance, certes la comédienne initiale est déshabillée, et les pleureuses attentionnées lavent les parties intimes de la jeune énamourée blessée, avant qu'elles ne la rhabillent avec respect. De son côté, la metteuse en scène soulève sa jupe comme Baùbo, laissant voir sur son sexe une reproduction papier de *L'Origine du monde* de Courbet.

Rire, comédie, jeu et amusement, on ne s'ennuie pas au son de la musique schütziennne : les robes noires sont agrafées sur le panneau blanc porteur d'oeuvres d'art, des livres y sont collés en éventail, du papier blanc est au rendez-vous, couvrant les personnages desquels n'apparaissent plus que la bouche pour chanter, les bras pour tenir un instrument et jouer de la musique – folie.

Le chœur des pleureuses surgit en robes blanches à volants, tels des dessous de robes habillées, l'ensemble chorégraphié est des plus élégants au milieu d'une farce jouée et qui n'en finit pas, une cérémonie funéraire qui serait tombée sur la tête, histoire de souffler un peu, respirer malgré tout.

Un spectacle jubilatoire et malicieux, vif et somptueux, qui entête le public de l'art allègre de jouer.

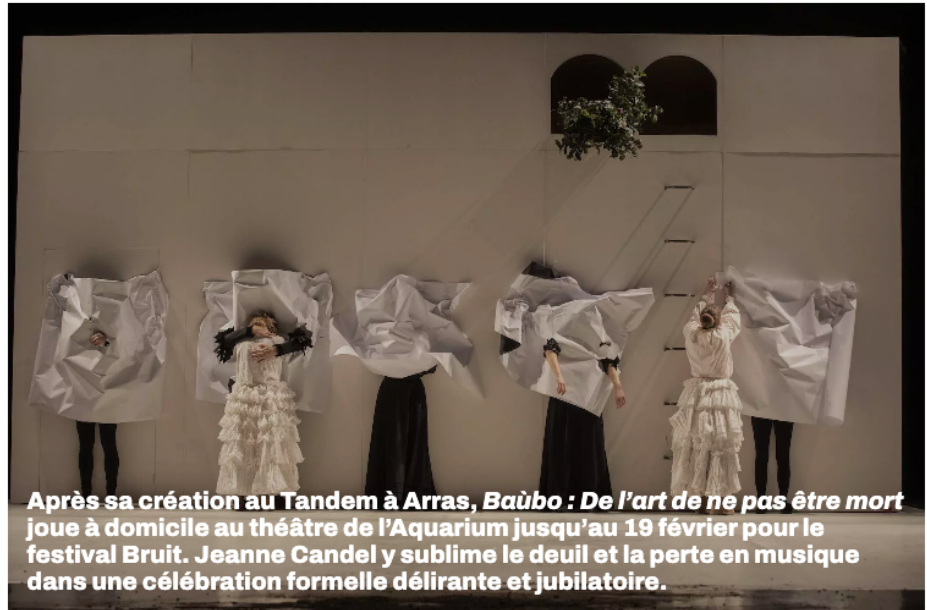
Véronique Hotte

Du 8 au 19 février 2023, du mardi au samedi 20h30, dimanche 17h, **Bruit – Festival théâtre et musique au Théâtre de l'Aquarium**, en partenariat avec le **Théâtre de la Ville – Paris**. Tél: 01 43 74 99 61 [www.theatredelaquarium.net](http://www.theatredelaquarium.net), /Tél : 01 42 74 22 77 [www.theatredelaville-paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com) Du 24 au 30 mars, **Théâtre Garonne – Scène européenne – Toulouse**. Tournée 2023-2024, **Festival del Due Mondi – Spoleto – Italie, Théâtre de Bourgogne, Comédie de Colmar**.

CRITIQUES

# Baùbo au cœur

10 février 2023



Après sa création au Tandem à Arras, *Baùbo : De l'art de ne pas être mort* joue à domicile au théâtre de l'Aquarium jusqu'au 19 février pour le festival Bruit. Jeanne Candel y sublime le deuil et la perte en musique dans une célébration formelle délirante et jubilatoire.

Il est de ces pièces dont semble jaillir un torrent qui dépasse toutes les forces impliquées, une logique propre fuyant vers un ailleurs jamais connu d'avance. *Baùbo* est sans conteste l'une de ces œuvres-là, tant sa progression inouïe paraît se générer elle-même dans un monstrueux mouvement de croissance. Il faut voir la façon dont le décor ne cesse de s'ouvrir, se réduire une fois et s'écarquiller encore, selon les levers de rideau et les caprices d'un mur mobile qui structure la scénographie de **Lisa Navarro**, ici élément de décor d'un appartement presque normal, et là support d'une dramaturgie plastique faite d'agrafes et de crayon magique.

## L'un part, l'autre reste

Pourtant, *Baùbo* installe dans ses premières minutes une ambiance de mort. Passés les récits d'un idylle raconté dans la langue secrète que s'inventent deux amoureux, puis celui d'une légende cruelle d'amour insatisfait, le rideau se lève sur l'appartement d'une jeune fille (**Pauline Huruguen**) dans lequel se réfractent toutes les disparitions possibles de l'être aimé. Ici, c'est celle qui reste qui demeure comme une morte, échouée la tête la première dans un oreiller d'où l'on n'aperçoit même plus son visage, à tel point qu'un livreur venu déposer un colis en ressort



comme d'une scène de crime. Lorsqu'elle se lève, c'est d'abord pour tenter de se flinguer au harpon, puis pour convoquer le chant d'un chœur en habits de deuil, mantilles noires sur les cheveux. Ce collage kitsch jouant sur l'irruption de l'absurde dans le quotidien (incluant une tragi-comique émission de radio où Huruguen se jette comme une bête sur son interlocutrice) n'a même pas valeur de programme pour la suite, puisque Candel ne tarde pas à basculer dans une logique onirique qui ravive derechef la progression dramaturgique. On n'en saura pas beaucoup de cette histoire au-delà du seul désespoir qui accable la jeune femme et semble générer, dans une catatonie dépressive, ces mirages baroques. Elle finira par être effacée du récit, pas eux.

## Passion

Au tour de ces interprètes d'inaugurer une séquence de musique et de gestes qui se déploie tel un double fond à la situation pseudo-réaliste précédemment exposée, comme si se dévoilait l'ordre supérieur et secret qui régit les émois humains. Les *Passions* du père de la musique baroque allemande **Heinrich Schütz** sont retravaillées et redécoupées librement par **Pierre-Antoine Badaroux** pour un ensemble hétérodoxe composé d'un violon, d'un saxophone, une guitare électrique et une contrebasse. En même temps qu'elle donne sa voix à ces compositions teintées de plain-chant médiéval, la mezzo-soprano **Pauline Leroy** prend part aux événements qui ont lieu sur scène, à l'instar des autres musiciens-comédiens qui, ici, remplissent magnifiquement leur double fonction. Entre temps, **Jeanne Candèl** elle-même aura fait une apparition fulgurante en troubadour déglingué, venant présenter face public la suite des événements en version condensée, tous ses éléments — œuf, poêle, terre, agrafeuse — contenus dans un sac à dos. Un grand, généreux et poétique gag se distille dans la compréhension du fait que le reste de la pièce évoluera sur l'exact même plan de réalité, que l'apparente métaphore ne ramène en fait qu'à sa propre vérité, démente et dérisoire.

## Art pas mort



*Baùbo* est l'un de ces spectacles dont la forme n'obéit qu'à la logique qu'elle décide pour elle-même.

Comme si la tragédie à la fois immense et insaisissable qui se déploie sur scène nous glissait joyeusement des mains mais laissait derrière elle un sens plein, luxuriant. Constituant *in fine* tout le travail du plateau comme l'invention d'un langage spirituel capable d'entrer en résonance avec les mouvements de l'âme, **Jeanne Candèl** accomplit un travail de formaliste plastique qui n'est pas sans rappeler, dans un univers esthétique propre, les gestes totalisants

d'une **Miet Warlop** ou d'une **Marlene Monteiro Freitas**. Avec lui s'exprime la possibilité d'un renouvellement imaginaire autour des thèmes sempiternels du deuil et de la perte. C'est aussi le soubresaut, érigé au rang de principe esthétique, d'une subjectivité refusant d'abdiquer malgré sa peine. Le geste est suffisamment rare ailleurs, et ici suffisamment glorieux, pour que nous le saluions joyeusement.

Après sa création au théâtre d'Arras, *Baùbo* prend ses quartiers jusqu'au 19 février dans la programmation théâtre et musique du festival Bruit, au sein du théâtre de l'Aquarium que dirigent Candèl et sa compagnie La vie brève. Le sous-titre annonce la pièce comme un traité : « *De l'art de ne pas être mort* ». Remuons un peu les termes pour affirmer la vitalité de cet art-là.

**Samuel Gleyze-Esteban – Envoyé spécial à Arras**

## SPECTACLES



### Renaître des cendres de la passion avec Jeanne Candel

09 MARCH 2023 | PAR JULIETTE BRUNET

La metteuse en scène et comédienne **Jeanne Candel** a investi le plateau du théâtre de l'Aquarium avec sa nouvelle création BAÛBO – De l'art de ne pas être mort. À partir de fragments des œuvres de Buxtehude, Musil et de Schütz, auxquels se mêlent nos mythes et nos représentations communes, Jeanne Candel nous propose une peinture de la passion amoureuse entre destruction et résurrection.

Dans le cadre du Festival Théâtre et Musique de l'Aquarium **BRUIT**, en partenariat avec le Théâtre de la Ville, Jeanne Candel nous a proposé une mise en scène de la passion, jonglant entre réalité littéraire et inconscient décalé. Cette nouvelle création s'enfonce dans ces états limites, amoureux et douloureux, dans lesquels la passion se plaît à malmener nos sentiments et notre rationalité. Pour dépeindre ce désespoir universel, cette perte sempiternelle, elle s'inspire de nos croyances partagées, des mythes qui ont cherché à expliquer cet embrasement du cœur, qu'ils soient judéo-chrétiens, grecs, romains ou originaires du Moyen-Orient. À une réalité qui a perdu son sens, se mêlent des légendes et des allégories, pour se perdre dans les tréfonds de l'inconscient. Une mise en scène mi-macabre, mi-risible où la transcendance du sujet finit cependant par perdre quelque peu le spectateur.

#### Des abysses passionnels où renaît le désir et chante le rire

L'inspiration de Jeanne Candel vient essentiellement de la figure de BaÛbo, issue de la tradition orphique grecque. Alors qu'elle pense avoir perdu sa fille Perséphone, la déesse Déméter dépérit en s'enfonçant dans une douleur profondément humaine, dans les abysses passionnels de cette souffrance indicible. La prêtresse BaÛbo, soulevant sa jupe pour lui dévoiler son sexe, réveille la déesse de sa douleur léthargique : devant ce geste, Déméter éclate de rire, revenant parmi les vivants. Cette allégorie incarne la puissance et la persistance du désir, la force du rire comme pulsion de vie et vecteur de renaissance. Toute la pièce est parcourue de cette dialectique entre Éros et Thanatos, perte et résurrection, destruction et création. En allant jusqu'au bout de la passion, c'est aux limites de l'existence que l'on touche, à la perte totale de sens qu'on croyait lui avoir trouvé. Si la pièce s'ouvre sur le deuil d'un amour, sur les cendres d'une passion, sur une tragédie intime, Jeanne Candel met surtout en lumière le geste salvateur, le retour à la vie. La trilogie du rire, de la création et du burlesque revient donner des couleurs et des battements à ce cœur que l'on croyait mort.

## Plonger dans les limbes de l'inconscient au risque de perdre le spectateur

Par ailleurs, le mot « *baubò* », d'origine grecque, signifie également « dormir » ou « s'endormir ». Aussi, Jeanne Candel consacre le deuxième volet de la pièce à la mécanique des songes, aux incohérences de l'inconscient. Avec une succession de tableaux aussi incongrus que poétiques, la metteuse en scène cherche à dépeindre la passion dans ses contradictions et ses imprévisibilités. S'émancipant de tout réalisme, ces tableaux fantasques font défiler un chœur de pleureuses en mantille noire, une figure chevaleresque, pelle et poêle en main, des femmes lumineuses aux robes immaculées. Les musiciens se trouvent agrafés sous des papiers blancs, comme crucifiés au mur – ce qui ne les empêche pas de continuer à jouer ! Avec une énergie contagieuse et créatrice, les tableaux s'enchaînent sans logique, transcendant le sujet à l'extrême. Cependant, si l'esthétisme et le burlesque s'unissent avec délicatesse, ce voyage au pays des rêves perd quelque peu le spectateur. Si ces images extravagantes illustrent bien l'absence de logique et la confusion de nos sentiments, leur inaccessibilité s'avère parfois trop hermétique pour être touchante.

## Une continuité entre musique et comédie

Sur scène, musiciens et comédiens se confondent, se mêlent et se réinventent. Une formation instrumentale particulière guide les pas – et le trépas – des personnages, la musique participant au ressort comique et dramatique de la pièce. Dans une partition réadaptée du compositeur allemand Heinrich Schütz, violon baroque, saxophone alto, guitare électrique, batterie et contrebasse forment un ensemble hétéroclite et pourtant admirablement convaincant, lié sur scène par la voix profonde de la mezzo-soprano Pauline Leroy. Le saxophone guide les notes tenues des autres instruments, qui semblent jouer la partition d'un seul souffle, éloquent et passionné. On passe de l'interprétation d'un cantique qui prête à sourire, à un solo de batterie enflammé, pour le plus grand plaisir du public. Aux sonorités baroques, héritage de Schütz, se confondent les timbres d'instruments « anachroniques » comme le saxophone, la guitare ou la batterie. Les temporalités sont brouillées et les motifs qui constituent la sonorité originale de la pièce témoignent de la criante modernité de la composition, musicale comme théâtrale. La musique est le prolongement d'un texte presque absent de la création, d'une passion difficilement dicible qui s'actualise dans le son. Les musiciens évoluent sur scène au même titre que les acteurs, ils participent de l'intrigue tout comme de la mise en scène de la pièce : « *tous ceux qui entrent sur le plateau peuvent être l'un et l'autre* » comme le souligne Jeanne Candel.

## Prochaines représentations

- Du 24 au 30 mars 2023 au Théâtre Garonne – Toulouse
- Tournée 2023-2024 : Italie, Théâtre Dijon Bourgogne, Comédie de Colmar

Baùbo © Jean-Louis Fernandez

JEANNE CANDEL



Raïshin via Jeanne Candel @ Jean-Louis Ferronnet

SCÈNES - THÉÂTRE

## JEANNE CANDEL : BAÛBO ET PEINES DE CHŒUR

Raz-le-bol d'assister votre ami.e malmené.e par son crush ? Blasé.e de contempler l'amas de kleenex qui vous sert de table de chevet ? Dans une lecture toute contemporaine de l'antique motif du déboire amoureux, Jeanne Candel revisite le mythe de Baùbo avec une pièce chorale au doux parfum de câlin collectif.

Texte : Agnès Dopff  
Publié le 06/02/2023

L'histoire des arts et des idées ne manque jamais de nous le rappeler : les chagrins d'amour ne datent pas d'hier. Mais les modalités de la rupture amoureuse ont-elles bougé au fil des époques ? Par les tourments d'une trentenaire d'aujourd'hui, la metteuse en scène Jeanne Candel renoue avec les fonctions premières du chœur antique : accompagner et soutenir.

### Complainte et ritournelle

Des affiches de films indés sur les murs, un bureau en bois qui croule sous des piles de bouquins plumés de repères flous, un lit à moitié fait, et un corps tout habillé vautré en travers. Pas besoin de faire un dessin : dans ce paysage situé socialement et dans le temps, l'ambiance est à la défaite. En guise de BF, une pleureuse en voile noir veille au chevet de l'amoureuse éconduite, tout en tuant l'ennui par les noix qu'elle se met bruyamment sous la dent. Dans le temps d'éternité propre aux lourdes peines, la fuite ultime menace, matérialisée par les deux mètres d'un harpon de plongée directement livré à domicile par un intérimaire Deliveroo.

### Lever les voiles

Dans une mise en scène hautement métaphorique voire volontiers symbolique, peine et chagrin finissent par se confondre avec celles qui les portent. Après le détour par le champ philosophique à l'occasion d'une parodie d'émission radio, où les textes de Spinoza éclairent moins qu'ils reflètent l'insuffisance de la théorie face à la douleur infusée dans la chair, c'est bien sur le terrain du sensible que la vraie bataille commence. Contre les copines qui ont pris le pli de tirer la tête, il faudra Baùbo, fauteuse de trouble à la dégaine de Mado La Niçoise, bien décidée à faire circuler les fluides et réchauffer les zygomatiques.

Figure héritée de la mythologie antique, dont le principal fait d'arme reste d'avoir tiré Déméter de sa douloureuse torpeur en lui montrant son sexe, la Baùbo de Jeanne Candel n'a rien perdu de sa vitalité rebelle. Son entrejambe, elle le montrera, et libre à chacun.e d'en comprendre le potentiel hilarant. Mais puisque nous ne sommes plus en -V, cette Baùbo là connaît ses ressources sororales. De Baùbo, il en aura bientôt deux, puis trois. L'amoureuse elle-même passera la jupe à froufrous d'un blanc cassé, à même d'être relevée si ça lui chante. Et les porteuses de douleur, parce qu'elles auront été reçues, acceptées et écoutées, n'auront plus qu'à prendre la porte.

> **Baùbo - De l'art de n'être pas mort de Jeanne Candel**, a été présenté les 30 et 31 janvier au Tandem, Arras ; du 8 au 19 février au Théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du festival BRUIT ; du 24 au 30 mars au Théâtre Garonne, Toulouse ; du 7 au 9 juillet au Festival des Deux Mondes, Spoleto, Italie